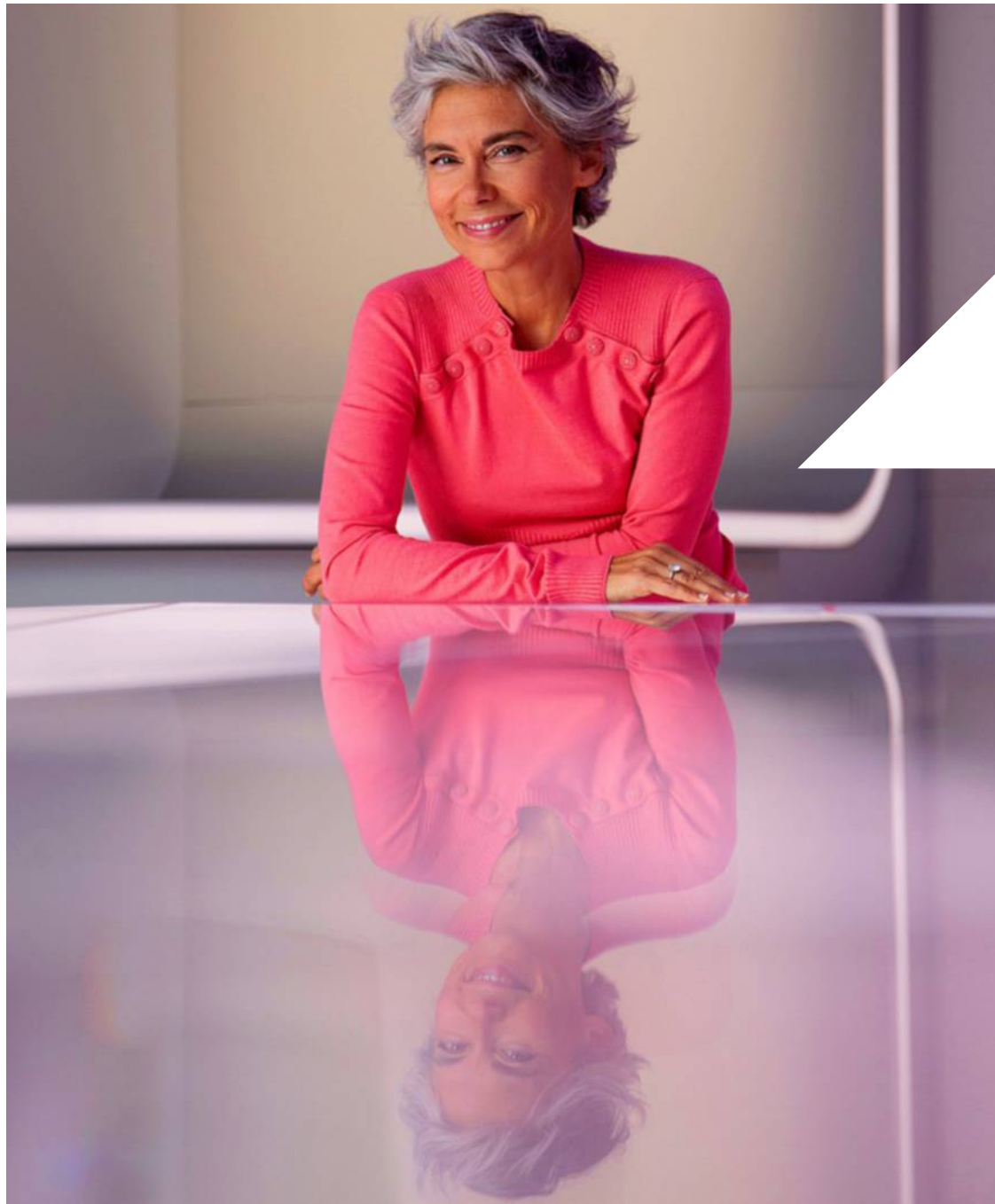


Livrer ses sensations, ce fut comme « un baume protecteur », raconte la journaliste.

Pierre-Emmanuel Rastoin



La productrice-animatrice du magazine « 28 minutes », sur Arte, souffre d'un double glaucome qui pourrait la condamner à la cécité, perspective qu'elle affronte avec ironie, élégance et une forme de sagesse spirituelle.

Élisabeth Quin

Journaliste

Ainsi, c'était donc ça, ce plissement des yeux face à la caméra, ce regard direct qui semble néanmoins tâtonner, chercher à faire le point. Le diagnostic tombe en 2008. Myope depuis longtemps, Élisabeth Quin révèle, dans *La nuit se lève* (1), qu'elle souffre d'un double glaucome. Cette affection dégénérative pourrait la condamner à la cécité. Aussi, engagée dans « une course de vitesse pour garder le souvenir des visages et des voyages », raconte-t-elle ses tourments, ses angoisses à la perspective, chaque jour redoutée, de perdre la vue, de traquer dès le réveil le moindre signe supplémentaire d'altération. « Voir relève du sursis », lâche-t-elle.

Après une période de déni, Élisabeth Quin a beaucoup gamborgé sur la notion de perte. « J'ai commencé à me documenter pour conjurer ce qui m'oppressait, puis je n'ai cessé de prendre des notes, explique-t-elle. À force de lire, j'ai écrit. Pour ne pas oublier les témoignages que je découvrais, émerveillée. Je voulais conserver des traces, transmettre à mon tour, m'inscrire dans cette chaîne. »

Rassembler ses fragments de sensations agit comme « un baume protecteur », dit-elle. Toute cette période m'a procuré beaucoup de plaisir. Alors que je parlais dans l'inconnu, je croisais mes semblables. Grâce à eux, j'éliminais les scories, le pathos, la complaisance. Je me concentrais sur l'essentiel : mettre de l'ordre et combattre la maladie. »

La productrice-animatrice du magazine « 28 minutes » sur Arte résume son drôle de métier. « Je ne vois pas ceux qui me regardent, et ceux que je semble regarder, je ne les vois pas. » Elle sait aussi que « c'est par le regard que tout

se passe, le regard qui approche et qui accroche. »

Être le sujet de sa maladie ne l'assigne pas à une forme de déploration, insiste Élisabeth Quin. Elle a gagné en connaissance de soi, accédant à une forme de sagesse spirituelle qui ne cesse, si l'on ose dire, de l'éblouir. Qu'attend-elle de

la publication de son livre ? « Révélation, protection, guérison, résume Élisabeth Quin. J'ai été stupéfaite par l'abondance de lettres que j'ai reçues. Du conseil de marabouts aux offres de guérison par des voies abracadabrantes, mais aussi beaucoup de témoignages chaleureux, bienveillants. Mes correspon-

dants m'ouvrent leur cœur. Toutes ces attentions font du bien. Je les reçois comme des preuves de bonté. C'est même guérisseur. Je réponds à tous par gratitude. »

Publier ce livre ouvre aussi une autre forme de dialogue avec les médecins. « Je n'ai jamais rencontré d'ophtalmologue malade, note

Élisabeth Quin. Par le récit détaillé de mon expérience, je leur apporte le nécessaire contrechamp. »

Élisabeth Quin entame un travail intérieur, une exploration intime, s'impose de dépasser la colère et le ressentiment que fait naître le sentiment d'injustice quand tombe le pronostic. Elle s'ouvre aux vibrations de l'invisible, dépasse la dualité corps-esprit, se découvre poreuse à l'irrationnel. Elle se rend à Lisieux (« Lisieux... les yeux », s'amuse-t-elle), s'intéresse à la vie des saintes liées à son affection : Lucia, Odile, Claire. « On a presque honte d'obéir à cette drôle d'impulsion. D'y aller sans y croire. Et si... À défaut d'un miracle improbable, au moins un signe même minime, comme l'arrêt de la dégradation. » Il y a dans son regard et le sourire presque gêné qui accompagne cette confiance un voile d'incertitude qui trahit le vertige furtif d'une espérance qu'elle ne veut pas écarter.

De ce face-à-face avec soi-même, de cette observante introspection à guetter le glissement du « sablier », Élisabeth Quin se découvre « hyperréceptive aux messages de la nature. À la leçon d'impermanence qu'elle nous enseigne par le retour de ses cycles saisonniers où le printemps, toujours, succède à l'hiver, où la renaissance vient après la mort. »

Avec un humour feutré et beaucoup d'élégance, Élisabeth Quin saisit l'ironie que lui offrent les expressions de la vie courante (« Tu vois ce que je veux dire ? », « Ça crève les yeux », « Faire une confiance aveugle », « Au revoir »). Elle ne se prive pas d'y avoir recours elle-même par quelques aphorismes lapidaires. « J'apprends, écrit-elle, que le nerf optique des poissons et des reptiles peut se régénérer. En cas de réincarnation, c'est tout vu. »

Jean-Claude Raspiengeas

(1) Grasset, 146 p., 15 €.

Le regard intérieur

Son inspiration. « Tout »

« Tout m'inspire. Tout m'intéresse. Je suis curieuse, "papillonnesque". Avant tout et par-dessus tout, la nature et son importance sur terre. Sa place en moi et

son importance dans la vie. Voir des tableaux, écouter de la musique, lire, voyager, aimer. Les récits et la vision de l'existence de Nicolas Bouvier. Saisir les moments fugaces

de bonheur, ce sentiment toujours fragile, m'inspire. Comment ne pas ressentir, envahie par de telles fulgurances, le besoin d'un acte créatif ? »